

Platon

Montaigne

Piaget

Korczak

Comenius

Illich

Montessori

Winnicott

Bandura

Les Grands Penseurs de L'ÉDUCATION

Freinet

Rousseau



Éditions
SCIENCES
HUMAINES

Maquette couverture: Isabelle Mouton
Édition et maquette intérieure: Nicolas Waszak

Retrouvez nos ouvrages sur

www.scienceshumaines.com
www.editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Volumen
Distribution : Interforum

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© Sciences Humaines Éditions, 2018

38, rue Rantheaume

BP 256, 89004 Auxerre Cedex

Tél. : 03 86 72 07 00 / Fax : 03 86 52 53 26

ISBN = 9782361064679

LES GRANDS PENSEURS DE L'ÉDUCATION

Sous la direction de Martine Fournier

La Petite Bibliothèque de Sciences Humaines

Une collection dirigée par Véronique Bedin



LA FAUTE A ROUSSEAU?

Depuis l'Antiquité, les grands penseurs de l'éducation sont loin d'avoir parlé d'une seule voix. Si pour tous, philosophes, moralistes, théoriciens ou praticiens, l'éducation était la pierre de touche pour construire un monde répondant à leurs attentes, certains jugeaient nécessaire de façonner les jeunes générations, prônant parfois le formatage ou l'endoctrinement. D'autres, plus humanistes, ont défendu la liberté de l'enfant et un enseignement plus démocratique. Certains, tel Confucius, ont posé les fondements d'une éducation rigoureuse qui règle encore l'ensemble des rapports sociaux dans plusieurs pays d'Asie. D'autres furent des penseurs paradoxaux, comme Rousseau qui produisit un célèbre traité qu'il savait lui-même inapplicable. D'autres encore furent des sauveurs d'enfants, comme Janusz Korczak durant la Seconde Guerre mondiale, ou des militants animés d'un esprit missionnaire, tel Ferdinand Buisson, apôtre de la foi laïque...

Au XIX^e et au XX^e siècle, des psychologues, des sociologues, des économistes et aujourd'hui des neuroscientifiques abordent les questions d'éducation à travers les théories de la connaissance, le développement de l'intelligence, le fonctionnement du cerveau ; ou de l'économie politique, sommée de faire face aux grands enjeux d'une éducation qui concerne maintenant l'ensemble des enfants de la planète.

C'est aussi le moment où émergent au début du XX^e siècle de grandes figures de la pédagogie comme Maria Montessori, John Dewey, Célestin Freinet...

Des intellectuels de tous pays ont proposé une conception robuste de la manière d'éduquer, et ont donné quelque chose à penser sur les manières d'apprendre, de former, de transmettre, en définitive, de forger les sociétés humaines.

Martine Fournier

PLATON

Premier théoricien de l'éducation

C'est à Athènes, dans la seconde moitié du ^ve siècle avant notre ère, qu'est née la science de l'éducation pour répondre aux besoins du système politique démocratique de la cité : il s'agit alors de former des citoyens capables de gérer les affaires publiques. Pour répondre à ce besoin utilitaire, deux conceptions s'opposent : celle des sophistes, professionnels rétribués, comme Protagoras (485-411 av. J.-C.), pour qui le but de l'enseignement n'est pas d'atteindre une hypothétique vérité, mais de « savoir comment être le plus efficace par ses actions et ses discours », autrement dit acquérir l'art de persuader, par la rhétorique, car « l'homme est la mesure de toutes choses » ; et celle de Platon, un aristocrate qui, après des expériences politiques malheureuses, ouvre à Athènes vers 387, dans le jardin de l'Académie, une sorte d'école supérieure et de centre de recherches, où il enseigne tout en composant de nombreux traités sous forme dialoguée. Le plus important d'entre eux, *La République*, dans lequel il décrit la société idéale, contient l'exposé d'un véritable système pédagogique.

Les dirigeants-philosophes de la cité idéale

Contrairement aux sophistes, Platon (427-347 av. J.-C.) croit à l'existence de la vérité, réalité transcendante et absolue, qui se situe dans le monde divin des idées. Le but de l'éducation est de la découvrir. Elle est indissociable du beau et du bien, et l'enseignement intellectuel est donc inséparable de la morale et de l'esthétique. Il s'agit de former des hommes vertueux et au raisonnement juste, qui seront les dirigeants-philosophes de la cité idéale. C'est donc un système très élitiste, qui ne concerne que les meilleurs esprits, et son idéal n'a rien de démocratique : le régime qu'il envisage est une aristocratie dirigée par les « gar-

diens», formés par une longue ascèse éducative. Son utopie sociopolitique est à bien des égards déconcertante, car elle contient à la fois des idées très modernes et d'autres très réactionnaires, qui fourniront des arguments aux pédagogues de tous bords. Ainsi, ce sévère partisan d'une sélection des esprits «bien nés» n'exclut nullement les femmes: «Toutes les femmes à qui leur nature en aura donné la capacité», recevront le même enseignement que les hommes.

À l'Académie, il enseigne à la manière socratique, sous forme de dialogue, à un cercle d'étudiants disciples liés par l'amitié, voire par l'amour homosexuel, qui assure, dit-il, «une communauté beaucoup plus étroite» entre l'éraсте (le maître) et l'éromène (l'élève): les dialogues platoniciens sont très peu platoniques, ce qui est à resituer dans le cadre de la culture grecque classique. Mais dans la cité idéale, contrairement aux sophistes, qui prônent l'enseignement individuel de type préceptoral, Platon pense que l'éducation devra être prise en main par l'État, responsable de la formation des citoyens.

La recherche de la vérité

Le programme des études est pantagruélique avant la lettre, ce qui plaira beaucoup aux humanistes du xvi^e siècle, mais totalement irréaliste, et là encore mélangeant des idées d'une étonnante modernité à des conceptions rétrogrades. Tout commence vers 7 ans, avec l'apprentissage des rudiments. Le cerveau de l'enfant est à cet âge malléable, «il absorbe toutes les impressions que l'on souhaite y imprimer». Il faut en profiter pour lui inculquer de bonnes habitudes et développer harmonieusement l'esprit et le corps, par la musique, la danse, le chant choral, la gymnastique, sous la direction de moniteurs rémunérés par l'État. Platon, ici très moderne, recommande la pratique de jeux éducatifs dans des sortes de jardins d'enfants, et l'utilisation de méthodes actives, plus lentes mais plus sûres, qu'il qualifie de «grand détour» ou de «vaste circuit». À cet âge tendre, il faut absolument bannir les histoires mythologiques, fantastiques, et les fictions, ce que nous appellerions les «contes de fées», toutes ces fantaisies que «nous ont débitées Hésiode aussi bien



qu'Homère et le reste des poètes, car ce sont eux sans doute qui, ayant mis en œuvre pour les hommes ces contes mensongers, les leur ont débités et continuent à leur débiter». Ces fictions encombre les jeunes cervelles d'histoires inutiles et immorales, de fables qui égarent l'esprit, flattent les passions, rabaisent les dieux et les grands hommes, détournent de ce qui doit être le grand but de l'éducation : la recherche de la vérité.

À partir de 10 ans commencent les études littéraires et de mathématiques. Platon accorde une grande importance à ces dernières : en accoutumant l'élève à l'abstraction et à la logique, elles sont une excellente préparation à la spéculation philosophique et permettent de sélectionner les « meilleures natures », qui seules accéderont à la métaphysique. À partir de 18 ans, on insiste sur la formation physique et militaire, car le bon citoyen doit aussi être capable de défendre la cité. Puis viennent dix ans d'étude des sciences et des mathématiques transcendantes, cinq ans de dialectique, quinze ans de stage dans les affaires publiques. Bref, « il faut cinquante ans pour faire un homme », écrit Platon, et à peine a-t-on fini les études qu'il est temps de prendre sa retraite, ou, comme le dira Aragon, « le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard ». D'une certaine façon, le système de Platon pourrait être considéré comme l'ébauche de la formation permanente, idée séduisante pour nos pédagogues modernes, qui, en revanche, n'apprécieront guère l'accent mis sur l'élitisme et la sélection par les mathématiques.

Georges Minois

Socrate et la maïeutique

Socrate (vers 470-399 av. J.-C.) occupe une place exceptionnelle dans l'histoire de l'éducation. D'abord parce qu'il affirme ne rien savoir, ce qui est paradoxal pour un pédagogue : « Tu es le plus savant des hommes parce que tu sais que tu ne sais rien », lui aurait dit l'oracle de Delphes. Il n'a donc rien à transmettre. Pour lui, chaque homme a déjà en lui le savoir, un peu comme la femme enceinte a en elle son enfant. Le rôle du pédagogue est semblable à celui de la sage-femme (c'était le métier de sa mère, Phénarète) : accoucher les esprits, faire sortir les vérités que chacun porte en soi. C'est l'art de la maïeutique (du grec *maieutikê*, art de l'accouchement, auquel préside la déesse Maïa). C'est ce que lui fait dire Platon dans le *Théétète* : « Mon art d'accoucher a toutes les propriétés de celui des sages-femmes... Ceux qui me fréquentent donnent pour commencer l'impression d'être ignorants ; de moi, ils n'ont jamais rien appris, mais c'est de leur propre fonds qu'ils ont fait nombre de belles découvertes, par eux-mêmes enfantées. »

Son art de l'accouchement consiste à dialoguer, à poser des questions pour guider l'élève jusqu'à la découverte de la vérité. Mais on pourrait dire, pour filer la métaphore, qu'il aboutit surtout à des fausses couches : son questionnement repose sur l'ironie et fait le vide dans l'esprit de ses interlocuteurs, qui découvrent que ce qu'ils croyaient n'était qu'illusion. En définitive, le seul objectif de l'enseignement socratique est la découverte de soi-même, suivant la formule qu'il emprunte à l'oracle : « Connais-toi toi-même. »

Une pédagogie aussi révolutionnaire est intolérable pour les autorités, qui condamnent Socrate à mort pour « démoralisation de la jeunesse », mais il n'est pas surprenant que tous les innovateurs contestataires de l'histoire de la pédagogie le prennent pour modèle.

G. M.

CONFUCIUS

Maître de sagesse

Dès l'Antiquité, Confucius (551-479 av. J.-C.) fut considéré comme « le premier des sages ». Il est devenu aujourd'hui « le modèle des dix mille générations ». Philosophe et responsable politique, il fut aussi un éminent pédagogue dont les valeurs ont modelé le système scolaire de l'empire chinois durant deux millénaires ainsi que celui des pays de culture confucéenne de l'Asie orientale – Corée, Japon, Vietnam.

Originaire de la principauté de Lu (aujourd'hui Confus), les Chinois l'appelaient Kongzo. Son nom fut latinisé au ^{xvi}^e siècle par les jésuites missionnaires. Il fut tour à tour un petit employé chargé de l'administration du bétail, préfet et responsable des travaux publics de la ville de Zhongdu, puis ministre de la Sécurité et de la Justice de la principauté de Lu. Plus tard, il parcourut les provinces de Chine avec ses disciples (on lui en attribuait trois mille) et revint finir sa vie dans sa province pour se consacrer à l'écriture et l'enseignement.

Il faut cependant rester prudent sur l'histoire souvent quelque peu hagiographique de ce personnage équivalent en Orient à la figure de Jésus ou de Bouddha. Ses dates de naissance et de mort peuvent laisser sceptique, et ses idées nous sont parvenues à travers les paroles recueillies par ses disciples (réunies dans *Les Entretiens*) et les interprétations qui en ont été faites par leurs successeurs au fil du temps.

Une certaine légende le représente comme un sage lettré, de constitution fragile. Mais *Les Entretiens* montrent qu'il était un homme d'action et un sportif accompli, expert en dressage et en maniement des chevaux, pratiquant le tir à l'arc, la chasse et la pêche. Il fut aussi un voyageur infatigable qui arpenta les multiples petits royaumes de la Chine pré-impériale.

Le mérite plutôt que le lignage

« Étudier sans réfléchir est vain, mais réfléchir sans étudier est dangereux », peut-on lire dans les sentences qui constituent *Les Entretiens*. Chez Confucius, l'étude est le complément indispensable de l'éducation morale. C'est pourquoi, pour parvenir à la société vertueuse qu'il appelait de ses vœux, l'éducation joue un rôle fondamental car elle élèvera le niveau moral de la société.

Confucius vécut durant la période « des printemps et des automnes » sous la dynastie des Zhou orientaux, durant laquelle un nouvel ordre politique se met en place, se substituant à l'ancien ordre fondé sur le pouvoir des lignages. Auparavant, l'enseignement s'adressait aux nobles qui recevaient une formation civile et militaire par l'étude des « six arts » : rites, musique, tir à l'arc, conduite des chars, calligraphie et mathématiques. Confucius dénonça un système fondé sur l'hérédité des charges et le favoritisme qui avait cours. Pour lui, les nominations des fonctionnaires devaient se faire au mérite et « promouvoir les plus capables ».

Pour briser le monopole de la classe noble, il ouvrit une école qui accueillait aussi bien les pauvres que les riches. Son enseignement était destiné à tous sans distinction. Pour établir un gouvernement régi avec intégrité, il voulait promouvoir des hommes de bien (*junzi*) alliant compétence et intégrité morale.

La culture des Cinq Classiques

L'éducation morale et la transmission des connaissances vont devenir, durant deux millénaires, les bases de l'enseignement confucéen. Jusqu'à la fin de l'Empire (en 1911), le système des examens, fondé sur le corpus confucéen, est resté en vigueur.

La doctrine éthique repose sur la « bienveillance », ou amour du prochain, qui se manifeste par la piété filiale, le respect des aînés, la loyauté, la fidélité, la tolérance, la sagesse et le courage. Se conduire avec honnêteté et droiture, se témoigner sympathie, sollicitude et respect, telles sont les vertus de l'honnête homme qui permettront aussi bien la bonne marche de la famille que celle d'un pays bien gouverné où le peuple vivra en paix.



Mais Confucius se préoccupait tout autant de la formation intellectuelle de ses disciples. On lui attribue (certainement à tort) la rédaction des Cinq Classiques: le *Livre des odes* (*Shi*), le *Livre des documents* (*Shu*), le *Livre des rites* (*Li*), le *Livre de la musique* (*Yue*), le *Livre des mutations* (*Yi*). Leur parfaite connaissance devint obligatoire dès l'empire des Han (II^e siècle av. J.-C.) pour les lettrés, les fonctionnaires et les officiers militaires de la Chine impériale. Ces ouvrages didactiques traitent d'éthique, de philosophie, d'histoire, de politique, de culture, d'art et de musique. Outre les Classiques, qui visaient à transmettre une culture générale, l'enseignement confucéen conservait la maîtrise des six arts.

Cette éducation humaniste et universaliste avait cependant quelques limites. Ainsi, on raconte que Confucius rabroua vertement un disciple qui lui avait demandé de lui enseigner l'agriculture: «Adressez-vous plutôt à un vieux jardinier!» Si son éducation veut former des hommes de bien, les sciences naturelles, l'agriculture, l'art du commerce y sont totalement ignorés. Car l'enseignement confucéen méprisait le travail manuel et ceux qui s'y livraient.

Une large diffusion

Confucius dispensa les premiers éléments de ce qui formera la culture confucéenne à ses disciples. La diffusion de cette culture se fit par des «maîtres de sagesse» qui parcouraient la Chine à la recherche d'élèves zélés et de princes éclairés, et qui se faisaient payer en tranches de viande. Ses idées pénétrèrent en Corée et au Vietnam, dès l'époque des empires Qin et Han et arrivèrent jusqu'au Japon au II^e siècle de notre ère. Très tôt, le confucianisme a ainsi imprimé sa marque sur les coutumes et les traditions de cet espace extrême-oriental. Son empreinte sur l'enseignement, sur les principes essentiels de la vie de famille et en société ou encore sur l'art de gouverner reste visible encore aujourd'hui.

Diffusé par les jésuites arrivés en Chine (au XVII^e siècle, le jésuite Matteo Ricci traduit les écrits confucéens en latin), l'Europe des Lumières connut un véritable engouement pour

le confucianisme, vu comme un contre-modèle du pouvoir de droit divin et du despotisme des princes occidentaux.

Il demeure de nos jours, dans toutes les sociétés confucéennes, le respect des livres, celui des maîtres et des examens, ce qui, pour les enseignants occidentaux, suscite parfois une certaine nostalgie...

Martine Fournier

Renouveau confucéen

Confucius reste aujourd'hui le penseur le plus influent de la société chinoise. Depuis quelques années, on observe même dans ce grand pays mondialisé un phénomène de renouveau confucéen (*rujia fuxing*). Lorsqu'en 2005, le président chinois Hu Jintao décrète la « construction d'une société harmonieuse » comme priorité absolue de l'agenda politique, cette décision officielle signe la réhabilitation – inédite sous l'ère communiste – des valeurs confucéennes dont la prégnance culturelle en Chine ne s'est jamais tarie.

Une autre manifestation de ce renouveau est le Mouvement de lecture des Classiques (*dujing yundong*). Il s'inscrit dans la pratique ancienne de l'enseignement par préceptorat (*sishu jiaoyu*). En réaction à l'enseignement public obligatoire, où la transmission de la culture traditionnelle est délaissée, des dizaines d'écoles privées, non reconnues officiellement, ont ainsi fleuri ces dernières années en Chine. Les valeurs familiales, associées à la mémorisation des Classiques confucéens, constituent le fondement de cette éducation.

M. F.

LES SEPT ARTS LIBÉRAUX AU MOYEN ÂGE

Du ^v^e au ^{xv}^e siècle, le Moyen Âge n'a pas laissé le souvenir d'une grande époque dans l'histoire de l'enseignement intellectuel. Monde rural à 90 % analphabète, plus préoccupé à survivre et à se défendre qu'à former de beaux esprits, il concentre l'essentiel de ses activités éducatives à la formation du clergé et la théologie éclipse toutes les autres disciplines.

Pourtant, l'enseignement des sept « arts libéraux » du *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) et du *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie, musique) n'a jamais disparu, et Charlemagne lui-même, dont l'action en faveur des écoles est restée proverbiale, « cultivait passionnément les arts libéraux et comblait d'honneurs ceux qui les enseignaient », dit son biographe Éginhard. C'est que les intellectuels, tout en affirmant la suprématie de la théologie, ont la nostalgie de la culture antique, dont ils cherchent à retrouver et à transmettre le contenu qui, pour eux, constitue l'exposé des merveilles de l'œuvre divine.

La grammaire, nourrice des autres arts

Dès l'époque dite « barbare » du Haut Moyen Âge (^v^e-^x^e siècle), les lettrés prônent l'étude des arts libéraux par les jeunes aristocrates. Pour l'évêque de Pavie, Ennode, au ^{vi}^e siècle, la grammaire est « le fondement des belles lettres, la mère glorieuse de l'éloquence, la nourrice des autres arts ». Isidore de Séville, au ^{vii}^e siècle, a un programme digne des humanistes : « Qu'il retienne l'art du droit, qu'il comprenne la philosophie, la médecine, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astrologie. » Mais cet idéal, combattu par les théologiens rigoristes qui l'accusent de favoriser la culture païenne, facteur d'immoralité, n'est guère suivi jusqu'au ^x^e siècle, où l'enseignement, monopolisé par les monastères, vise uniquement à former un clergé pieux. Pour saint Colomban, les études profanes sont à rejeter,

tout est dans la Bible et l'enseignement intellectuel doit se limiter à l'apprentissage des psaumes.

Il faut attendre le ^{xi}e et surtout le ^{xii}e siècle, avec la croissance urbaine, pour voir un renouveau de l'enseignement des arts libéraux. Les villes, où se côtoient marchands, clercs et gens de loi, favorisent les rencontres, les débats, la curiosité. Dans chaque cité épiscopale, un chanoine est chargé d'organiser les études, centrées sur le *trivium* et le *quadrivium*.

Dans toutes les écoles épiscopales, l'enseignement, entièrement en latin, fait surtout appel à la mémoire, à la répétition, au respect des autorités et se fonde sur des manuels pédagogiques de référence fournissant guides, méthodes et exemples : le *Livre des pauvres*, manuel mnémotechnique de Jean de Beauvais, le *De disciplina scolarium*, attribué à Boèce, le *Traité des sept arts libéraux* de Nicolas de Salerne.

Le fouet et le bâton pour dompter la nature humaine

Le fouet et le bâton font partie du matériel pédagogique, d'autant plus que les maîtres, qui sont des ecclésiastiques, ont aussi pour tâche de dompter la nature humaine pervertie par le péché originel. La méthode de Bernard de Chartres est aussi à cet égard exemplaire : « Comme la mémoire se fortifie et que l'intelligence s'aiguise par l'exercice, il pressait les uns par les encouragements, les autres par le fouet et les punitions, d'imiter ce qu'ils entendaient. Chacun devait rendre compte le lendemain d'une partie de ce qu'il avait écouté la veille », écrit Jean de Salisbury.

Dans les arts libéraux, la dialectique devient à partir du ^{xii}e siècle la discipline reine. Avec un enseignant brillant comme Abélard, les élèves découvrent les pouvoirs fascinants du raisonnement intellectuel libre, ce qui n'est pas du goût des religieux rigoristes. Mais à partir du ^{xiii}e siècle, les facultés des arts libéraux deviennent des foyers de débats intellectuels d'une étonnante audace, notamment lors des exercices comme la *disputatio* : le maître choisit un sujet sur lequel chacun est invité à présenter des arguments pour et contre, et le lendemain le maître fait la synthèse et donne sa solution, la *determinatio*. Dans l'exercice du quolibet, on va encore plus loin : les étudiants proposent au